

Richard Abibon

À Propos de « La forme de l'eau » de Guillermo del Toro

Attention spoiling !

. Je ne vais pas reprendre ce qu'ont dit les critiques sur la romance, le remake de « la belle et la bête », l'éloge de la différence etc : Tout a été dit, y compris sur l'esthétique année soixante, volontairement verte et peu lumineuse, comme le fond de leau.

Je vais donc dire ce qui m'a titillé et que personne n'a abordé : la question sexuelle. Au tout début, on voit Elisa se lever, préparer ses œufs durs, se faire couler un bain, se foutre à poil et y aller d'une petite branlette dans l'eau. Je me suis dit : bon, il faut toujours un peu d'érotisme dans un film, allez, ça, c'est fait. Ça aurait pu n'être qu'accessoire, en fait c'est fondamental : elle a besoin de l'eau pour jouir. Et donc, dès qu'elle aperçoit l'être aquatique dans l'eau du laboratoire, elle est tout de suite intéressée.

À l'inverse, lorsque Strickland la courtise un peu, allant jusqu'à poser la main sur son décolleté, elle se sauve, apparemment au comble de la terreur. Bon, d'accord, Strickland est le salopard du film. Belle gueule et haute stature, mais violent, borné, et...connaisseur de la bible. Le héros américain, quoi, prêt à éradiquer tout ce qui ne lui ressemble pas. Lorsque la créature aquatique qu'elle a sauvée des griffes de Strickland, ébauche le même geste, elle s'enfuit de la même façon.

On comprend que c'est une vieille fille et que, à part la branlette dans l'eau, le sexe n'est pas son truc. Le masculin lui fait peur. Sauf que là, après le geste du batracien, au moment du coucher, elle se ravise et va le retrouver dans sa baignoire, celle où elle se faisait ses petits plaisirs solitaires et qui est devenue la maison de l'homme-grenouille. Elle laisse tomber son peignoir du même geste que dans la séquence solitaire, mais c'est pour tomber dans ses bras.

Pourquoi ? Caprice de scénariste afin de sauvegarder la romance qui couvait ? je ne crois pas : il y a une grande cohérence dans le scénario. Revenons un peu en arrière dans l'histoire : alors qu'elle n'a encore pas vu la créature, on l'appelle en urgence pour nettoyer le labo. Il y a du sang partout, c'est l'horreur. En nettoyant, elle découvre par terre deux doigts. Bon, elle les met dans le sac en papier de son déjeuner, ça peut servir. Au sortir du labo, on lui demande cependant « les bouts de corps ». Elle donne son sac en papier.

Plus tard, on retrouvera Strickland avec un énorme pansement à la main et tous ses doigts : on les lui a recousus. Ironie mordante (c'est le cas de le dire), ça donne l'occasion à Elisa de lui rendre ce qu'elle aussi trouvé sur le sol du labo : son alliance. Mais c'est un indice que ça se passe pas bien du tout entre lui et l'homme poisson. Comme il le dit lui-même, ce qu'il cherche avec sa matraque électrique, c'est à le dresser, comme un animal.

À l'inverse Elisa, seule dans le labo, après les heures, l'aborde tout autrement en lui offrant un de ses œufs durs.

Voilà, nous avons toutes les pièces du puzzle. Après une défiance, elle parvient à aborder la relation sexuelle ... avec celui qui a castré un salopard. Elle a tenu dans ses mains les phallus coupés de ce type qui se croyait tout permis, y compris de régner sur son corps. C'est avec ses doigts qu'il avait approché sa poitrine. Et elle ne peut qu'être reconnaissante à celui qui a fait ça. Et ce qu'elle lui propose en échange, en bonne antisymétrie, c'est un œuf.

La différence d'attitude des hommes et des femmes à l'égard du sexe est clairement posée. Sa défiance envers le masculin peut se dissoudre (dans l'eau) à condition que celui-ci se pose en castrateur des phallocrates et ... sans phallus. En effet nous avons eu plusieurs fois l'occasion de voir la poissonneuse créature en entier, des pieds à la tête, et constater ainsi un curieux manque entre ses jambes. Pourtant à regarder son torse triangulaire et ses abdos en tablettes de chocolats aux algues, c'est un mec, pas de doute. Bah, sur le moment, on n'y fait pas gaffe. En retour, sa reconnaissance propose un imaginaire avenir d'enfantement sous cette forme de l'œuf.

Et puis après sa première baise avec le castré des profondeurs, sa copine lui demande comment ça s'est passé. Quand même elle est curieuse, elle veut savoir ! elle n'a pas été sans constater ce manque, comme nous. C'est là qu'apparaît une autre cohérence du scénario : Elisa est muette. Elle-même et tout sur le monde de se focaliser sur ce point commun avec l'écailleux amant. Elle dit (en langage des sourds muets) : il lui manque quelque chose, moi aussi. Vu le contexte on comprend : la parole. Mais quand même, je n'ai pas pu m'empêcher d'entendre un peu plus loin, en rapport avec les doigts coupés. Bref, elle répond à sa copine en langage des sourds-muets et j'ai cru comprendre que, d'un sexe féminin, il a fait sortir un phallus. Un peu comme les grenouilles qui sont capables de changer de sexes lorsqu'il y a pénurie dans la communauté. C'est avec ses doigts qu'elle mime la chose, au cas où l'on n'aurait pas compris.

En cela, Elisa rejoint le fantasme à peu près universel de la femme phallique : c'est elle, donc lui, qu'elle peut aimer et donc désirer. Là où la violence du phallus aura été contrée par la castration. Là où la castration aura été adoucie par un phallus miraculeusement sorti des profondeurs.



Tous les critiques auront noté la connotation sociale du film visiblement assumée par le réalisateur : l'être à nageoire est différent, d'où la tentation de le prendre pour un monstre, comme les noirs, les homosexuels, etc. La leçon du film est évidemment que le plus monstrueux c'est le héros américain blanc violent et borné, Strickland. Mais par en

dessous, nous avons pu repérer que, pour Elisa, les hommes sont des monstres, le masculin est monstrueux. Sans vouloir oublier le message social, la question sexuelle semble bien plus importante que le social. Peut-être en est-elle le modèle : l'étranger fondamental, l'incompréhensible, pour tout un chacun, n'est-il pas avant tout l'autre sexe ?

28 févr. 18